
ODÉON

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Jours de joie

d'Arne Lygre

mise en scène de **Stéphane Braunschweig**

création à l'Odéon

**Dossier
d'accompagnement**

Jours de joie

d'Arne Lygre

mise en scène et scénographie de

Stéphane Braunschweig

20 avril - 5 mai 2024
Odéon 6^e

durée 2h20

avec

Virginie Colemyn

une mère, une autre mère

Cécile Coustillac

une soeur, une autre soeur

Alexandre Pallu

un voisin, un ex-mari

Pierric Plathier

un moi (Aksle), un autre moi (David)

Lamya Regragui Muzio

une veuve, une orpheline de mère

Chloé Réjon

une ex-femme, une voisine

Grégoire Tachnakian

un autre orphelin de père,
un orphelin de mère

Jean-Philippe Vidal

un orphelin de père, un veuf

traduction française

Stéphane Braunschweig, Astrid Schenka

collaboration artistique

Anne-Françoise Benhamou

collaboration à la scénographie

Alexandre de Dardel

costumes

Thibault Van Craenenbroeck

lumière

Marion Hewlett

son

Xavier Jacquot

maquillages/coiffures

Emilie Vuez

assistante à la mise en scène

Clémentine Vignais

réalisation du décor

Atelier de construction de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 16 septembre 2022
à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

production Odéon-Théâtre de l'Europe

Jours de joie d'Arne Lygre est publié à
L'Arche éditeur

Sommaire

Générique

Introduction

Entretien avec Stéphane Braunschweig

Un temps pour la joie

Abécédaire

Devenir soi-même

« Je serai juste moi », extrait de *Jours de joie*

« Je ne suis plus celui que j'étais », extrait de *Rien à quitter*

Disparition

« Se donner des vacances de soi »

Mère et fille

« J'aime ma mère », extrait de *Jours de joie*

« Je ne suis rien sans mon enfant », extrait de *Rien de moi*

Se parler

Choralité paradoxale

« Je voulais te le dire moi-même », extrait de *Jours de joie*

« Si vous saviez toutes les deux, comme je vous aime », extrait de *La Cerisaie*

Processus d'écriture

« Construire un monde »

« Idée structurelle »

Repères

Arne Lygre

Introduction

Après *Nous pour un moment*, Stéphane Braunschweig poursuit son compagnonnage artistique avec l'auteur norvégien et monte sa dernière œuvre, créée à Oslo avec un grand succès en 2022. Laconique, incisif, ludique aussi, Arne Lygre se livre pièce après pièce à une exploration aiguë de l'état contemporain de nos relations. Ici, une famille se retrouve : une mère, ses deux enfants adultes. Pour ce "jour de joie", la mère a choisi un lieu serein, un peu à l'écart, un banc en contrebas d'un cimetière. Leur réunion est vite troublée par d'autres personnages, venus au même endroit pour se parler.

Ils apportent avec eux leur monde familial, conjugal, leurs discordes... Sous l'apparente banalité des vies, Lygre fait entendre l'intensité des aspirations ou des hantises humaines : désirer, espérer, haïr, dévorer, abandonner, rester, partir...

Ultrasensible, l'écriture se déplace sans cesse : elle opère parfois par la distance, parfois par l'humour, puis nous replonge au cœur vif des émotions. Être aimé, est-ce une grâce ou un danger ? Rompre : un salut, une violence ? Un personnage opte. Il décide de disparaître. Quelques temps plus tard, un autre jour de joie : une petite fête chez son ex-compagnon, qui a choisi de tourner la page. D'autres veulent au contraire retrouver le disparu. Lygre n'arbitre pas. Pour le metteur en scène et son équipe d'acteurs, cette écriture vibrante est un enjeu théâtral à la mesure de notre époque, de son rapport à la solitude, de son rêve de "nous". Jouer Lygre, c'est questionner par le théâtre ce qui, aujourd'hui, fait lien.



© Julien Gosselin

Un temps pour la joie

Entretien avec Stéphane Braunschweig

Anne-Françoise Benhamou – Depuis 2011, tu as régulièrement créé des pièces d’Arne Lygre en France. *Jours de joie* est ta cinquième mise en scène de son œuvre. Comment cette fidélité à un écrivain norvégien de ta génération s’est-elle nouée ?

Stéphane Braunschweig – Mon premier contact avec l’œuvre d’Arne Lygre remonte à la mise en scène d’*Homme sans but* par Claude Régy, dans une traduction de Terje Sinding, en 2007. La pièce m’avait beaucoup intéressé. En 2011, dans le cadre du “Groupe de lecteurs” de La Colline – théâtre national, dont j’étais alors le directeur, nous avons lu en tapuscrit plusieurs textes assez passionnants de Lygre, et longuement débattu à leur propos. Je suis alors entré en contact avec l’auteur. Il était en train d’écrire *Je disparaissais*, dont il m’a envoyé une version de travail traduite par lui en anglais. J’ai décidé de monter la pièce en grande salle avant même qu’il ne l’achève. La même année, j’ai choisi de mettre en scène à Düsseldorf, où j’avais été invité, *Tage Unter (Jours souterrains)*, une pièce plus ancienne, que Jacques Vincey venait de créer en France. Cette production allemande a ensuite été présentée, surtitrée, à La Colline. Ces deux spectacles ont été le point de départ, entre Arne et moi, d’un dialogue qui s’est développé jusqu’à aujourd’hui de façon de plus en plus étroite – d’autant plus qu’à partir de *Rien de moi*, que j’ai mis en scène en 2014 dans la petite salle de La Colline, je suis devenu aussi son traducteur, en collaboration avec Astrid Schenka. Lorsque je suis arrivé à l’Odéon, je voulais poursuivre ce compagnonnage artistique si important pour moi, cette aventure exceptionnelle, pour un metteur en scène, de la création d’une œuvre dramatique quasiment au fur et à mesure de son écriture. Nous avons présenté *Nous pour un moment* à Berthier en 2019; et nous créons aujourd’hui, *Jours de joie*, la plus récente pièce de Lygre, qui a reçu à Oslo un accueil enthousiaste lors de sa création, dans une mise en scène de Johannes Holmen Dahl, en janvier 2022.

A.-F. B. – Qu’apporte cette fréquentation au long cours d’une écriture ?

S. B. – Une des choses qui m’intéressent beaucoup chez Lygre, et que je trouve très stimulante pour notre travail, c’est qu’il cherche à se déplacer à chaque nouvelle pièce, souvent en modifiant délibérément le principe formel de son écriture, ses règles du jeu – ses textes ont toujours quelque chose de ludique. Mais la singularité de *Jours de joie* tient aussi à d’autres raisons. La pièce résulte d’une

commande du Norske Teatret, à Oslo : pour la première fois, Lygre savait en l’écrivant qu’elle serait mise en scène sur un grand plateau. La perspective d’une grande salle lui a permis de recourir à une distribution plus nombreuse. Jusque-là, il avait surtout écrit du théâtre de chambre, avec une majorité de scènes à deux ou trois personnages. Il n’y a guère que moi qui l’aie monté sur des grands plateaux. Car ce qui m’attache à cette œuvre est aussi qu’elle m’a toujours beaucoup inspiré sur le plan scénographique. Bien que ses pièces placent en leur centre l’intimité des relations, je ressentais le besoin de les situer dans des espaces plus grands, plus métaphoriques, que celui d’un théâtre de chambre.

A.-F. B. – *Jours de joie*, qui nous place en effet au cœur de relations familiales, conjugales, amoureuses, amicales, est une pièce beaucoup plus “chorale” que les précédentes. Elle met en scène seize personnages, joués par huit acteurs – chacun ayant deux rôles. De multiples façons, la pièce crée des résonances entre des personnages très différents, des harmoniques surprenantes entre des histoires au départ sans rapport...

S. B. – C’est une choralité paradoxale. Chacun est entièrement dans son univers, mais cela n’empêche pas que se produisent des points de rencontre. Et alors, tout à coup, même avec leur part de solitude, ces individus forment un monde, un paysage. Au point de départ il y a un lieu – un lieu calme, en extérieur, un peu à l’écart du monde, qui devient celui d’une rencontre improbable entre trois groupes de personnes qui ne se connaissent pas, mais vont se mettre à parler ensemble, de manière étrangement ouverte. À l’inverse, dans une seconde partie en intérieur, les huit nouveaux personnages qui apparaissent sont déjà liés par une histoire commune, même s’ils n’ont pas tous entre eux le même degré d’intimité. Là aussi la parole circule, mais avec peut-être plus de non-dits et de dénis que dans la première partie. Ce qui est passionnant, c’est la façon dont Lygre construit ces deux parties en miroir et organise un jeu d’échos thématiques entre elles, des phrases entières passant d’un personnage à l’autre, donnant cette impression toute tchekhovienne que ces voix sont poreuses les unes aux autres.

A.-F. B. – Même si ses pièces diffèrent formellement, même si elles tressent des multiplicités d’histoires, l’œuvre a aussi une très forte unité. Lygre a ses thèmes de prédilection, comment les décrirais-tu ?

S. B. – À travers ses personnages, son théâtre porte une inquiétude très contemporaine par rapport à la fragilité de la vie, à l’instabilité des existences, aux places qu’on peut trouver – ou perdre – dans la société, dans sa famille, dans un couple. Ce monde de la fluidité, de l’instabilité, avec toute l’angoisse qu’il peut provoquer, est son terrain privilégié. Pour nous y entraîner, il a souvent mis ses personnages dans des situations extrêmes : une noyade, un accident, un viol... Ces scénarios sombres surgissent en quelque sorte comme des radicalisations de nos angoisses courantes. Dans *Jours de joie*, il y a beaucoup moins de situations exacerbées, de personnages qui ont un grain de folie. Ce sont cette fois des gens plus normaux, qui vivent des événements relativement banals : une rupture de couple, un deuil compliqué au sein d’une famille recomposée, une mère qui réunit ses enfants adultes dont l’une vit éloignée de ses parents. Il y a tout de même une situation anormale, étrange, au milieu de la pièce : un personnage annonce à ses proches sa décision de “disparaître”. Il ne s’explique pas, et on ne sait pas ce qu’il veut faire, si cette disparition programmée est inquiétante ou pas. On pourrait penser qu’il va mourir, peut-être se suicider, mais il affirme le contraire, qu’en “coupant les liens” il veut en quelque sorte renaître. L’événement central de la pièce nous jette, ainsi que les autres personnages, dans une totale incertitude.

A.-F. B. – Cette ambivalence quant aux liens est un des leitmotiv du théâtre de Lygre. En 2006, lors de la création en France de *Maman et moi et les hommes* (1998), il déclarait à Tanguy Viel : “Quelquefois tout est possible dans la vie. Mais, dans cette pièce, c’est la crainte du changement, en un sens, qui empêche les personnages de s’en sortir, et quand ils s’en vont, c’est trop tard. La pièce est construite autour des forces de ces relations qui font tenir ces gens ensemble, les obligent à se tenir ensemble.” Les titres un peu énigmatiques de ses œuvres ultérieures expriment eux aussi cette ambivalence, cette inquiétude : *Je disparaissais, Rien de moi, Nous pour un moment...* Mais cette fois, le titre a une résonance bien plus positive. Comment l’entendre ?

S. B. – Ce titre que nous avons rendu en français par *Jours de joie* n’est pas la traduction exacte du norvégien.

La formule de Lygre est difficile à traduire ; en anglais c’est *Time for Joy* – un temps pour la joie, du temps pour la joie, ou quelque chose comme : que la joie arrive... Ce titre porte une sorte d’injonction : il est temps d’être joyeux. Même si Lygre a conçu le projet de cette pièce avant la pandémie de covid, il l’a terminée pendant... Elle est importante, dans un monde de plus en plus dur, cette question : comment être dans la joie ? Bien sûr, quand on découvre un tel titre, et qu’on connaît l’œuvre de Lygre, on ne peut s’empêcher de penser que ça doit être un peu ironique. Mais pas seulement : c’est comme s’il s’était mis dans l’idée d’écrire une comédie. Il y a de la part des personnages quelque chose d’un peu volontaire, comme si l’on disait : aujourd’hui, on va vivre un moment de joie – ce qui peut tout de suite nous faire nous demander ce que ça cache... ! Dans cette pièce, tout le monde semble vouloir regarder le verre à moitié plein, et non le verre à moitié vide. Mais Lygre n’est pas complètement naïf, et derrière cette quête il y a aussi des gouffres qui peuvent s’ouvrir à tout moment.

A.-F. B. – Quand tu parles de comédie, il ne s’agit pas d’un genre, mais plutôt d’un point de vue sur le monde.

S. B. – Comme dans *Le Conte d’hiver* de Shakespeare, une pièce en deux versants, un tragique et un comique, la question est un peu de savoir si l’on met plutôt l’accent sur la pulsion de vie ou sur la pulsion de mort. *Jours de joie* questionne au fond notre aptitude au bonheur. Certains personnages se situent, sans forcément y parvenir d’ailleurs, du côté de la vie, face à d’autres qui sont animés par une certaine destructivité. Mais celle-ci n’est pas non plus toute négative : ce personnage qui disparaît, c’est sans doute qu’il n’est pas bien où il est, mais cette force de destruction peut aussi le ramener dans la vie, ramener de la vie. Ce qui importe dans cette disparition, c’est l’acte qu’elle pose, les conséquences de cet acte sur les autres, et non l’enquête rétrospective sur ses motivations. Même dans les pièces antérieures, plus sombres, parfois pleines de situations tragiques ou mélodramatiques, j’ai toujours eu la sensation d’une énergie positive dans l’écriture de Lygre. Une positivité qui me paraît liée à sa croyance très forte dans le pouvoir du langage, dans la capacité des mots à créer la réalité, et à la modifier : je trouve qu’il y a là quelque chose d’encourageant. Regarder sur la scène ces gens qui se parlent vraiment, qui communiquent assez profondément, c’est une joie – une vraie joie de théâtre !



Abécédaire

Devenir soi-même

Il existe un fil conducteur thématique dans ce que j'écris : le sentiment d'avoir un moi, de devenir soi-même. J'écris sur la formation de l'identité : les décalages et les changements qu'elle peut traverser. Je m'intéresse à la fragilité des rapports interhumains et aux influences réciproques entre les autres et nous.

Arne Lygre, programme de *Tid for Glede (Jours de joie)* mis en scène par Johannes Holmen Dahl présenté au Norske Teatret Oslo, janvier 2022

« Je serai juste moi », extrait de *Jours de joie*

Le personnage « Un moi » vient de déclarer à sa mère et à sa sœur qu'il va disparaître.

Un moi

Il faut que je me trouve un endroit où je ne serai pas complètement moi-même. Ou plutôt, où je serai moi sans tout ce qui va avec moi. Sans mon prénom. Où je serai juste moi.

Je ne sais pas. Il faut juste que je parte.

Une mère

Sans ton prénom ?

Un moi

Pour tout recommencer. Recommencer à zéro.

Une mère

Ton beau prénom. Les beaux prénoms que vous portez tous les deux. Ceux que j'ai inventés. Ces prénoms uniques.

Aksle. Aksle.

Un moi

Je ne sais pas.

Recommencer à zéro, d'une manière ou d'une autre.

Une sœur

Tu ne sais pas ?

Un moi

Non.

Une sœur

Tu ne peux pas venir ici et me dire à moi, ta sœur, que tu ne sais pas pourquoi tu veux couper les liens et te trouver un endroit où tu ne seras pas toi-même tel que tu es maintenant !

Si tu n'as pas de meilleure réponse à me donner, quelques idées à propos de ce que c'est, d'où te viennent ces sentiments, je ne te quitterai pas des yeux tant que ça ne sera pas terminé et que tu ne seras pas de nouveau toi-même. Alors je vais m'accrocher à toi, alors je vais me coller à toi et suivre chacun de tes pas, jusqu'à ce que tu aies trouvé la réponse.

Arne Lygre, *Jours de joie*, traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022, p78-79

« Je ne suis plus celui que j'étais », extrait de *Rien à quitter*

Je ne suis plus celui que j'étais. Ou, peut-être que celui que j'étais a été caché par celui que je voulais être, celui que je croyais qu'elle voulait avoir, un temps, durant quelques années alors que nous étions tout nouveaux l'un pour l'autre, et cela me plaisait, cela me réjouissait de voir ces côtés de moi-même, ce qu'elle réussissait à faire ressortir et ce que je faisais ressortir de moi parce que je pensais que ça faisait du bien, mais ça ne tient pas dans la perspective d'une vie, ce qui était apprêté s'écaillait petit à petit et de nouveau ne reste que ce qui est véritable, ce que j'arrive à être sans intention particulière.

Arne Lygre, *Rien à quitter*, traduit par Eloi Recoing in *Arne Lygre*, revue *OutreScène* n°13, Les Solitaires Intempestifs, 2011, p. 9-10

Disparition

Un moi

J'ai disparu, un peu plus tôt. Un petit moment. J'ai pris la route, mais je n'ai roulé que quelques dizaines de kilomètres avant de faire demi-tour. J'ai pensé : Je ne peux pas partir comme ça sans les prévenir. Mais maintenant, je vais disparaître. Je ne suis ici que pour dire au revoir, et ensuite je disparaissais.

Arne Lygre, *Jours de joie*, traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022, p77

Au cœur de Jours de joie, « Un moi » vient annoncer à ses proches qu'il veut disparaître. Une tentation très contemporaine comme l'explique le sociologue David Le Breton.

« Se donner des vacances de soi »

Nos existences parfois nous pèsent. Même pour un temps, nous aimerions prendre congé des nécessités qui leur sont liées. Se donner en quelque sorte des vacances de soi pour reprendre son souffle, se reposer. Si nos conditions d'existence sont sans doute meilleures que celles de nos ancêtres, elles ne dédouanent pas de l'essentiel qui consiste à donner une signification et une valeur à son existence, à se sentir relié aux autres, à éprouver le sentiment d'avoir sa place au sein du lien social. L'individualisation du sens, en libérant des traditions ou des valeurs communes, dégage de toute autorité. Chacun devient son propre maître et n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Le morcellement du lien social isole chaque individu et le renvoie à sa liberté, à la jouissance de son autonomie ou, à l'inverse, à son sentiment d'insuffisance, à son échec personnel. L'individu qui ne dispose pas de solides ressources intérieures pour s'ajuster et investir les événements de significations et de valeurs, qui manque d'une confiance suffisante en lui, se sent d'autant plus vulnérable et doit se soutenir par lui-même à défaut de l'être par sa communauté. Souvent il baigne dans un climat de tension, d'inquiétude, de doute, qui rend la vie difficile. Le goût de vivre n'est pas toujours au rendez-vous. Nombre de nos contemporains aspirent à la relâche de la pression qui pèse sur leurs épaules, à la suspension de cet effort à fournir sans cesse pour continuer à être soi au fil du temps et des circonstances, toujours à la hauteur des exigences envers soi et envers les autres. Même quand aucune difficulté ne pèse, la tentation émerge parfois de se déprendre de soi, ne serait-ce que pour un temps, pour échapper aux routines et aux soucis. Toute décharge est propice, elle permet de lâcher prise un instant.

[...] La disparition de soi ne se fait pas toujours par l'intériorité, elle se fait aussi par le départ ailleurs, certains s'en vont sans laisser d'adresse, plongeant leurs familles ou leurs proches dans le désarroi quand rien ne laissait pressentir leur décision. Ils entament une existence nouvelle, débarassés de leur ancienne identité, des responsabilités qui leur collaient à la peau, ils peuvent recommencer sans avoir de comptes à rendre à personne puisqu'ils devront justement s'inventer un personnage qui ne tient qu'aux informations qu'ils donneront à leurs interlocuteurs.

David Le Breton, « Seuil : Difficiles identités contemporaines » in *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*, Éditions Métailié, 2015

Mère et fille

Le lien parent-enfant et en particulier celui entre une mère et sa fille traverse plusieurs œuvres d'Arne Lygre, *Jours de joie* mais aussi le texte de la pièce *Rien de moi*.

L'amour d'une mère pour son enfant, qu'y avait-il de plus vrai, de plus authentique ? Existait-il un amour plus grand, plus important
Arne Lygre, *Maman et moi et les hommes*

« **J'aime ma mère** », extrait de *Jours de joie* :

Une mère

J'aimais ma mère.

Une sœur

J'aime ma mère.

UNE MÈRE rit. Elle met sa main sur la main d'UNE SŒUR.

Et tu m'aimes.

Une mère

Je vous aime, toi et ton frère.

Que j'aie pu avoir des enfants si formidables. J'y pense souvent.

Une sœur

Moi aussi. Que j'aie pu avoir une si bonne mère, me dis-je.

Merci.

C'est pour ça que j'ai fait ce voyage, pour voir ma mère et pour être heureuse avec elle.

Une mère

Je suis heureuse. Ou reconnaissante. Je pense souvent que c'est la seule chose qui compte. Être reconnaissante.

Une sœur

Nous parlons souvent de combien nous avons eu de la chance avec toi. Aksle et moi.

Une mère

C'est vrai ?

Une sœur

Oui.

Une mère

Et qu'est-ce que vous vous dites alors ?

Une sœur

Je peux dire quelque chose du genre : Nous ne savons pas à quel point nous sommes bien tombés, et il peut dire : Non, c'est sûr, et alors je peux dire : Je me souviens que j'avais déjà ces pensées quand j'étais petite, tu as eu de la chance avec tes parents, pensais-je, ils te donnent tout ce dont tu as besoin et plus, pensais-je, tu n'as aucune raison de ronchonner, pensais-je, et alors lui peut hocher la tête et acquiescer.

Une mère

Et c'est lié à moi, ça, ces pensées, les pensées que vous avez de la chance et que vous ne pouvez pas comprendre à quel point vous êtes bien tombés, que vous avez reçu tout ce dont vous aviez besoin et que vous n'avez aucune raison de ronchonner, ce n'est pas lié à autre chose, de plus matériel, c'est lié à moi et à papa ?

Une sœur

Oui.

Une mère

Ça, ça me rend heureuse.

Une sœur

J'aime ça. Te voir heureuse. C'est un jour de joie, aujourd'hui.

Une mère

C'est joliment dit. Un jour de joie.

Une sœur

Je suis heureuse.

Une mère

Moi aussi. Je suis extrêmement heureuse. Je crois que j'ai envie de chanter un peu.

Une sœur

Oh oui.

Vas-y !

Arne Lygre, *Jours de joie*, traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022, p15-16

**« Je ne suis rien sans mon enfant », extrait de
*Rien de moi***

UNE PERSONNE

Je ne suis rien sans mon enfant.

MOI

Il le faut pourtant.

UNE PERSONNE

J'ai toujours fait de mon mieux.

MOI

Oui. J'en suis heureuse.

UNE PERSONNE

Moi aussi. Je suis heureuse.

MOI

Mais on se réduit à ce qu'on est capable d'imaginer. C'est important d'en prendre conscience. C'est la moindre des choses, me dis-je, pour un parent, de comprendre ce qu'on ne peut pas comprendre, de s'intéresser à ce qui dans son enfant ne cadre pas avec ce qu'on est soi-même. N'est-elle pas curieuse de savoir quelle enfant elle a vraiment ? Pensais-je parfois, se contente-t-elle de ne me voir qu'à son image, pensais-je, et récemment j'ai compris que j'ai été exactement pareille avec mes propres enfants, ai-je été curieuse ? Me dis-je, ai-je voulu autre chose que ce que j'étais capable d'imaginer, me dis-je, ai-je été ouverte à tout ce qu'ils pouvaient être.

C'est la moindre des choses. Quand on a un enfant, de voir autre chose que soi-même dans cet enfant.

Arne Lygre, *Rien de moi*, traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2014, p. 55-56



© Élisabeth Carecchio, *Rien de moi*

Stéphane Braunschweig a mis en scène *Rien de moi* d'Arne Lygre, à La Colline - théâtre national, en novembre 2014

[Rien de moi | La Colline théâtre national](#)

JE SUIS

Le pédiatre et psychanalyste Donal Winnicott s'interroge sur la place de l'enfant dans la famille.

[...] Il me semble qu'on considère souvent la famille comme une structure maintenue par les parents, un cadre dans lequel les enfants peuvent vivre et grandir. On la voit comme un lieu où les enfants découvrent l'amour et la haine, où ils peuvent s'attendre à recevoir sympathie et tolérance mais aussi à provoquer l'exaspération. Cependant, comme je l'ai dit, j'ai l'impression qu'en ce qui concerne la confrontation des enfants à la déloyauté le rôle de chacun d'eux dans la famille est légèrement sous-estimé. La famille constitue le point de départ de toutes les sortes de groupes qui, en s'élargissant, atteignent les dimensions d'une société petite ou grande.

Dans le monde réel où les enfants seront amenés à vivre lorsqu'ils seront adultes, toute loyauté implique son contraire, une déloyauté, en quelque sorte, et l'enfant qui a eu la chance de connaître tout cela au cours de son développement est le mieux armé pour trouver sa place dans ce monde.

Finalement, on s'aperçoit en remontant dans le passé des gens que ces déloyautés, comme je les appelle, constituent un trait essentiel de la vie ; elles signifient que si l'on est soi-même, on est déloyal envers tout ce qui n'est soi. Les mots les plus agressifs, les plus dangereux dans toutes les langues du monde sont : JE SUIS. Mais il faut reconnaître que seuls ceux qui ont atteint le stade où ils peuvent les prononcer ont réellement ce qu'il faut pour devenir les membres adultes d'une société.

Donal Wood Winnicott, « L'enfant dans le groupe familial », *Conversations ordinaires*, traduit par Brigitte Bost, Gallimard, 1988

Se parler

Choralité paradoxale

Dans les répétitions, il nous arrive souvent de penser à Tchekhov. Plus précisément, ce texte me rappelle les deuxièmes actes des pièces de Tchekhov, qui sont souvent le moment où les personnages se parlent le plus sincèrement. Je repense à la façon dont j'avais mis en scène le deuxième acte de *La Cerisaie*, qui se passe à l'extérieur de la maison familiale, un peu comme le début de *Jours de joie*. Les personnages étaient tous coincés dans des trappes, isolés les uns des autres mais en même temps ensemble, se parlant et s'écoutant beaucoup. En naissait une sorte de choralité paradoxale, qui me fait beaucoup penser à ce que nous cherchons à ce stade des répétitions.

Paradoxale, parce que chez Tchekhov, et de la même façon dans cette pièce, on part toujours des individus : chacun est entièrement dans son univers, mais cela n'empêche pas que se produise un point de rencontre entre eux. Et alors, tout à coup, même avec leur part de solitude, ces individus forment un monde, un paysage...

Stéphane Braunschweig, propos recueillis par Anne-Françoise Benhamou au début des répétitions de *Jours de joie* aux Ateliers Berthier, 23 juin 2022 (cf dossier de presse du spectacle).



© Simon Gosselin

« Je voulais te le dire moi-même », extrait de *Jours de joie*

Une sœur évoque le fait qu'elle ne peut pas avoir d'enfants. Elle est avec son frère, Un moi, sa mère, Une mère autour d'un banc. Ils ont été rejoints par d'autres personnages qui ne les connaissent pas : Un orphelin de père, Un autre orphelin de père, Une veuve, Un voisin, Une ex-femme... Tous l'écoutent.

Une sœur

[...]

Une femme défaillante. C'est bien ce que je suis.

Un autre orphelin de père

Vous me plaisez, à moi. Avec ou sans défaut. Vous êtes exactement le genre de fille dont je pourrais tomber amoureux.

Une sœur

Merci. C'est gentil de dire ça.

C'est sympa d'entendre des choses gentilles.

Un autre orphelin de père

C'est probablement pour ça qu'on est là.

Une sœur

Quoi ?

Un autre orphelin de père

Pour se dire des choses gentilles.

UNE SŒUR sourit à UN AUTRE ORPHELIN DE PÈRE. Elle va vers lui et pose la main sur sa joue. Il pose la main sur la sienne, et ils s'accordent ainsi ce moment ensemble. UN MOI, UNE MÈRE, UNE VEUVE, UN ORPHELIN DE PÈRE, UN VOISIN et UNE EX-FEMME les regardent.

Une sœur

Mon mari me dit des choses gentilles.

Il dit que ça ne fait rien si nous ne pouvons pas avoir d'enfant de nous, que ce n'est pas si important, que nous pourrions adopter ou quoi, mais je n'en sais rien.

Je ne sais pas si c'est vrai.

Une part de lui va haïr le fait que je laisse mon propre malheur détruire sa vie.

Mais une part de lui m'aime.

Cette part de lui, la part amoureuse, ne me quittera jamais. C'est à moi de le quitter. C'est à moi. C'est ma décision, ça.

Un moi

Donc tu l'as dit à maman, maintenant ? Que tu ne peux pas avoir d'enfant ?

Une mère

Tu savais ?

Tu l'avais dit à Aksle, et pas à moi ?

Une sœur

Ça s'est trouvé comme ça. Il m'a appelée juste après qu'on me l'annonce, alors...

Je lui ai dit de ne rien te dire. Je voulais te le dire moi-même.

Une mère

Nous nous parlons tout le temps, toi et moi. Tous les jours.

Une sœur

Je ne sais pas. Je voulais d'abord rentrer à la maison. Je voulais te le dire ici, à la maison.

Arne Lygre, *Jours de joie*, L'Arche éditeur, 2022, p74-75

« Si vous saviez toutes les deux, comme je vous aime », extrait de *La Cerisaie*

Lioubov, propriétaire de la Cerisaie discute avec le marchand Lopakhine (qui souhaite racheter le domaine), son frère Gaev et le vieux laquais Firs. Arrivent ensuite les filles Lioubov, Ania et Varia ainsi que l'étudiant Trofimov.

[...]

LIouBOV ANDREEVNA.

Il faudrait vous marier, mon bon ami.

LOPAKHINE.

Oui... C'est vrai.

LIouBOV ANDREEVNA.

Avec notre Varia. C'est une jeune fille très bien.

LOPAKHINE.

Oui.

LIouBOV ANDREEVNA.

Elle vient d'une famille simple, elle travaille toute la journée, et, surtout, elle vous aime. Et puis vous, il y a longtemps qu'elle vous plaît.

LOPAKHINE.

Ma foi. Je n'ai rien contre... C'est une jeune fille très bien.

Pause.

GAEV.

On me propose une place à la banque. Six mille par an... Tu savais ?

LIouBOV ANDREEVNA.

Allons donc ! Reste ici, va...

Entre Firs ; il a apporté un manteau.

FIRS (à Gaev).

S'il vous plaît, monsieur, mettez-moi ça, le temps se rafraîchit.

GAEV (il met le manteau).

Tu m'ennuies, mon vieux.

FIRS.

Oui, oui... Ce matin, vous êtes sorti, vous n'avez pas prévenu. (Il l'examine des pieds à la tête.)

LIouBOV ANDREEVNA.

Comme tu as vieilli, Firs !

FIRS.

Madame désire ?

LOPAKHINE.

On te dit que tu as drôlement vieilli !

FIRS.

Ça fait longtemps que j'existe. On voulait me marier que, votre papa, il n'était pas encore de ce monde... (Il rit.) Et quand ils ont mis la liberté, moi, j'étais déjà premier majordome. Je n'ai pas voulu de la liberté, à cette époque-là, je suis resté chez les maîtres...

Pause.

Je m'en souviens, ils étaient tous joyeux – joyeux de quoi, ils ne savaient pas eux-mêmes.

LOPAKHINE.

Avant, c'était très bien. Au moins, on vous battait.

[...]

Entrent Trofimov, Ania et Varia.

GAEV.

Voilà les enfants.

ANIA.

Maman est là.

LIouBOV ANDREEVNA (tendrement).

Allez, venez... Mes chéries... (Elle étreint Ania et Varia.) Si vous saviez toutes les deux comme je vous aime. Asseyez-vous près de moi, comme ça.

Anton Tchekhov, *La Cerisaie*, traduit par André Markowicz et Françoise Morvan, Babel, Acte II



© Enguerand CDDS, *La Cerisaie*

Stéphane Braunschweig a mis en scène *La Cerisaie*, en 1992 au Centre dramatique national d'Orléans.

[Stéphane Braunschweig, La Cerisaie | Festival d'Automne à Paris \(festival-automne.com\)](http://festival-automne.com)

Processus d'écriture

Extrait d'entretiens avec Arne Lygre

« Construire un monde »

Il est rare que je puisse expliquer ou dire exactement pourquoi et comment les idées et les pensées me viennent : le processus d'écriture commence habituellement par l'image d'une personne dans une situation particulière, et, à partir de ce début, j'essaye de développer mes pensées et de suivre mon inspiration sur cette personne / situation. Pour *Je disparaïs*, c'était l'image d'une femme dans une maison, une maison où elle n'est plus en sécurité, où elle a vécu toute sa vie et qu'elle doit maintenant quitter. À partir de là, il s'est agi essentiellement pour moi d'explorer le langage de cette femme, la façon dont il se manifestait à travers ses relations avec les gens qui l'entourent. Pour explorer les possibilités d'un texte, qu'il s'agisse de la forme ou du sujet, je me sers surtout de mon intuition : comment dans la pièce les répliques de la femme finissent par construire un monde autour d'elle ;

et je ne commence jamais une pièce avec l'idée d'un thème précisément défini, je ne me prépare pas à écrire sur tel ou tel sujet, pas plus que je n'élabore un synopsis pour échafauder la pièce. Je rédige juste de courtes notes qui rassemblent les idées dont je pourrais me servir plus tard au cours de l'écriture. À ce stade, je ne pense pas tellement au développement du récit, même si c'est bien sûr une part importante du travail, qui se concrétisera lentement au fil de ma progression, mais je ne sais pas où la pièce me conduira, cela fait partie de l'exploration ; le récit, jusqu'à un certain point, compte moins que les situations/le langage/le rythme qui se sont déjà manifestés.

Arne Lygre, extrait de "Bagage incorporé ?", entretien avec Anne-Françoise Benhamou, trad. Laure Hémain, revue *OutreScène* n°12, "Contemporaines ? Rôles féminins dans le théâtre d'aujourd'hui", Les Solitaires Intempestifs, 2011, p. 11-12



© Élisabeth Carecchio

Stéphane Braunschweig a mis en scène *Je disparaïs*, à La Colline - théâtre national, en décembre 2011

[Je disparaïs](#) | [La Colline théâtre national](#)

« Idée structurelle »

Chaque pièce commence avec l'image mentale d'une ou de plusieurs personnes dans une situation, quelques répliques dans un monologue ou un dialogue, quelque chose qui m'accroche et me fait suivre cette piste. Mais en général le texte ne se développe pas vraiment tant que ces pensées et ces répliques ne se relient pas à une idée structurelle. Dans *Rien de moi*, j'avais un personnage, "Une personne", qui assumait trois identités différentes – mère de la femme, mère de l'homme et fils de la femme – dans une section centrale de la pièce. Quand j'ai commencé à travailler sur *Nous pour un moment*, j'ai voulu pousser plus loin l'exploration de cette forme structurelle, et j'ai eu cette idée d'un voyage à travers beaucoup de personnages différents, avec des noms de personnages tels que "Une personne", "Un.e ami.e", "Une connaissance", "Un.e inconnu.e", "Un.e ennemi.e", où ils ont tous, les uns avec les autres, le niveau relationnel spécifique qui est impliqué par leur nom.

Qu'est-ce qu'un.e ami.e, ou un.e inconnu.e, ou un.e ennemi.e ? Et qui pourrait correspondre à cette description à tel moment donné ? J'ai donc choisi d'utiliser les personnages d'une manière qui est essentielle pour la structure de la pièce ou pour certains éléments formels qu'elle contient. Chacun de ces personnages a aussi des identités différentes :

le premier ami devient un deuxième ami, la première connaissance devient une deuxième connaissance, et ainsi de suite. J'ai donc voulu nommer les personnages de façon à mettre cela en évidence. Mais cela ne veut pas dire que je vois le monde comme cela – que je perçoive autrui comme étant tel ou tel dans ce genre de catégories. La vie c'est la vie, et l'art c'est l'art.

Arne Lygre, « Quatre questions à Arne Lygre », propos recueillis par Daniel Loayza, in programme de salle de *Nous pour un moment*, Odéon-Théâtre de l'Europe, octobre 2019



© Élisabeth Carecchio

Stéphane Braunschweig a mis en scène *Nous pour un moment* à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en novembre 2019

[Nous pour un moment - Spectacles - Odéon-Théâtre de l'Europe \(theatre-odeon.eu\)](https://www.theatre-odeon.eu)

Repères

Arne Lygre

Né en 1968 à Bergen, Arne Lygre est l'auteur d'une douzaine de pièces traduites du norvégien dans plusieurs langues et jouées dans de nombreux pays, notamment en Scandinavie et en Europe.

En 1998, sa première pièce, *Maman et moi et les hommes* le fait connaître en Norvège. Elle paraît en France en 2000 aux éditions Les Solitaires Intempestifs, dans une traduction de Terje Sinding. La pièce est mise en scène plusieurs fois par des compagnies.

Mais c'est *Homme sans but* (2005), créée en 2007 aux Ateliers Berthier dans la mise en scène de Claude Régy, qui révèle Arne Lygre au grand public en France. Suit la création de *Jours souterrains*, mis en scène par Jacques Vincey à la Scène nationale d'Aubusson et au Studio Théâtre de Vitry en 2011. Ces deux textes sont traduits en français par Terje Sinding.

La saison 2011-2012 marque le début d'une collaboration étroite entre Arne Lygre et Stéphane Braunschweig, alors directeur de La Colline – théâtre national. Dans le cadre du comité de lecture du théâtre s'engage une longue discussion autour de *Jours souterrains* qui donne envie à Stéphane Braunschweig d'approfondir sa connaissance de l'auteur en lisant ses premières pièces en tapuscrit. Il entre, par la suite, en contact avec Arne Lygre, alors en pleine écriture de *Je disparaïs*. Avant même que la pièce soit entièrement achevée, Stéphane Braunschweig choisit de présenter presque coup sur coup deux pièces de Lygre à La Colline, en grande salle : il crée *Je disparaïs*, dans une traduction d'Éloi Recoing, avant même la production de la pièce en Norvège, et reprend *Tage Unter* (*Jours souterrains*) qu'il a mise en scène à Berlin et Düsseldorf, en allemand. À cette occasion, la revue *OutreScène* consacre à Arne Lygre un numéro coordonné par Anne-Françoise Benhamou, qui réunit des entretiens avec des metteurs en scène et des acteurs et des inédits de l'auteur (*OutreScène* n° 13 « Arne Lygre », novembre 2011, Les Solitaires Intempestifs).

Avec sa mise en scène de *Rien de moi*, cette fois dans la petite salle en 2014, Stéphane Braunschweig poursuit à La Colline la création des pièces de Lygre au fur et à mesure de leur écriture. Il devient aussi l'un de ses traducteurs, en collaboration avec Astrid Schenka, également dramaturge pour *Tage Unter*. La pièce est publiée chez L'Arche éditeur.

En 2019, alors qu'il est devenu directeur de l'Odéon, leur compagnonnage artistique se prolonge aux Ateliers Berthier, avec la création française de *Nous pour un moment*, qui suit de peu celle de la pièce à Oslo. Toujours en collaboration avec Astrid Schenka, il en signe la traduction ainsi que celle de la pièce suivante, *Moi proche*. Les deux textes paraissent dans le même volume à L'Arche éditeur.

En 2022, c'est sur la scène de l'Odéon que Stéphane Braunschweig décide de présenter la toute dernière pièce d'Arne Lygre, *Jours de joie*, créée à Oslo avec grand succès en janvier 2022, dans une mise en scène de Johannes Holmen Dahl au Norske Teatret.

Pièces publiées en France

- *Maman et moi et les hommes* [*Mamma og meg og menn*, 1998], traduit par Terje Sinding, éditions Les Solitaires Intempestifs, 2000
- *L'Ombre du garçon* [*Skygge av en gutt*, 2005], traduit par Éloi Recoing. Les trois premières scènes sont publiées dans la revue *OutreScène* n° 13 « Arne Lygre », novembre 2011, Les Solitaires Intempestifs.
- *Homme sans but* [*Mann uten hensikt*, 2005], traduit par Terje Sinding, L'Arche éditeur, 2007
- *Je disparaïs* [*Jeg forsvinner*, 2011], traduit par Éloi Recoing, L'Arche éditeur, 2011
- *Rien de moi*, [*Ingenting av meg*, 2013], traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2014
- *Nous pour un moment* [*La deg være*, 2016] traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2019
- *Moi proche* [*Meg nær*, 2019], traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, paru avec *Nous pour un moment*, 2019
- *Jours de joie* [*Tid for glede*, 2021], traduit par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022

Distinctions en Norvège

2004 : Prix Brage de la Fédération norvégienne des auteurs pour le recueil d'histoires *Tid inne*

2010 : Prix Mads Wiel Nygaards legat pour le roman *Min døde mann* (*Mon homme mort*)

2013 : Prix Ibsen pour *Je disparaïs*

2017 : Prix Hedda pour *Nous pour un moment*

Jours de joie est la quatrième pièce d'Arne Lygre mise en scène par Stéphane Braunschweig, après :

- *Je disparaïs* et *Tage Unter* (*Jours souterrains*), en 2011, à La Colline - théâtre national

- *Rien de moi*, en 2014, à La Colline - théâtre national

- *Nous pour un moment*, en 2019, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe